Sous le Sceau du Tabellion

LETTRE INFO ÉDITEUR N°48

CHRONIQUE ÉDITORIALE

Le 8 juillet 1913, à Chapleau, dans le Nord de l'Ontario (Canada), deux hommes sont fauchés par une locomotive du *Canadian Pacific*. L'une des deux victimes s'appelle Louis Hémon. Ressortissant français, il est né à Brest en 1880 et voyage sans titre de séjour. Il est l'auteur encore inconnu de *Maria Chapdelaine*, une fragile maison de papier en passe de devenir un précieux viatique qui eût pu lui donner bientôt, si le sort n'en avait décidé autrement, droit de cité dans la Belle Province.

Louis Hémon n'aurait-il pas été mieux inspiré, ce jour-là, avec son compagnon d'équipée, de « brûler le dur », reprenant à son compte, le refrain du *Royal vagabond* de : *Les Sept mers* de Rudyard Kipling, que Jack London a placé en exergue de *The road* (1907), rebaptisé, par son premier traducteur, Louis Postif : *Les vagabonds du rail* dans l'édition 10/18 de 1973 : *En somme, je les ai essayées toutes, / Les routes allègres qui vous conduisent au bout du monde ; dans un lit, / En somme, je les ai trouvées bonnes, / Moi qui, comme tant d'autres, ne peut dormir mon content / Qui dois poursuivre mon chemin / Et continuer, jusqu'à ma mort, à voir passer la vie !*



Ce serait sans doute exagéré de prétendre que Louis Hémon, quelques mois plus tôt, eût la prescience d'un pareil destin, en écrivant, dans le grenier de la ferme Bédard à Péribonka, qui abrite aujourd'hui un musée qui porte son nom, cette phrase tirée de son roman :

Partout l'automne est mélancolique, chargé de regret de ce qui s'en va et de la menace de ce qui s'en vient ; mais sur le sol canadien, il est plus mélancolique et plus émouvant qu'ailleurs, et pareil à la mort d'un être humain que les dieux rappellent trop tôt, sans lui donner sa juste part de vie.

Maria Chapdelaine sera publié en France, après la mort tragique de son auteur, en feuilleton d'abord dans *Le Temps*, du 27 janvier au 19 février 1914 puis après-guerre, aux éditions Bernard Grasset. L'éditeur devait orchestrer autour de cette publication dont il rachète habilement les droits, la plus vaste des campagnes jamais faites, jusque-là, autour d'un livre. Le fait est, qu'en 1956, au lendemain de sa mort, l'édition courante atteindra, exactement 617 845 exemplaires sans compter les éditions de luxe, les éditions scolaires, les livres de poche…


LIBRAIRIE BERNARD GRASSET

LE PLUS GRAND SUCCÈS DE L'ANNÉE

Maria Chapdelaine

Roman du Canada Français

PAR

LOUIS HÉMON

175.000 exemplaires vendus en France en l'espace de sept mois

L'éloge de ce roman n'est plus à faire. Il a passionné la France entière et l'Académie Française, dans sa séance du 1er Décembre 1921, a solennellement proclamé que *Maria Chapdelaine* méritait de prendre place à côté des chefs-d'œuvre immortels de notre pays.

LOUIS HÉMON

1 vol. in-18 (260e édition)... 6 fr. 50

Mais comment s'y prenait-on au juste, pour fabriquer jadis, un best-seller, sans le secours des réseaux sociaux ? Qui pouvaient bien être les influenceurs d'alors ? Comment s'y prenaient-ils pour arriver à leurs fins avec les moyens somme toute limités dont ils disposaient ? On peut s'en faire une idée en lisant, dans *Bernard Grasset : Vie et passions d'un éditeur*, le chapitre intitulé : « Le miracle de Maria Chapdelaine ». On y apprend que Bernard Grasset va jusqu'à *s'acoquiner* (le terme est emprunté à son biographe Jean Bothorel) avec un industriel d'Agen, M. Vigneras, véritable « fan » (on dirait groupie aujourd'hui) de *Maria Chapdelaine* qui décide d'envoyer deux exemplaires du roman à succès à… des curés de village, en opérant département par département. Il joint à ces exemplaires une courte lettre dans laquelle il dit à chaque curé qu'il lui offre un exemplaire de ce livre pour lui et il le prie d'offrir l'autre à une personne susceptible de le goûter particulièrement ou à la bibliothèque de la paroisse.

En échange de cette gracieuseté, ledit industriel, pas totalement désintéressé (à sa décharge, quand il ne lit pas, il est fabricant d'engrais), demande à chaque curé de lui donner des adresses de cultivateurs locaux (quid du jardin de curé jugé sans doute, impropre à ce genre de commerce ?), cultivateurs auxquels il pourrait faire des offres (le début en fanfare des polluants éternels dans ces contrées reculées du Haut-Forez qui n'avaient alors, toutes proportions gardées, rien à envier, l'hiver venu et à la sortie de la messe dominicale, au village de Péribonka dans la scène d'ouverture de *Maria Chapdelaine*). Redoutable négociateur, Vigneras ira même jusqu'à demander à Bernard Grasset, de lui consentir un prix d'ami ; n'y trouvera-t-il pas, lui aussi, après tout, son compte ?

Quel écho, cette publication éveilla-t-elle dans le landerneau gumiérois ? Gumières vivait peu ou prou alors en autarcie, au lendemain de la Grande Guerre, il n'en sera pas moins rattrapé par les prémices de ces changements prodigieux qu'amenaient inexorablement les années et dont je devais être le témoin. À qui diable, le curé remit-il, le second exemplaire ? Il y a fort à parier qu'il trouva le roman de Louis Hémon à son goût, ne commence-t-il pas, il est vrai, en guise d'incipit par un magistral : « Ite Missa est ».

Cette redécouverte inopinée du roman et de la promotion singulière dont il fit l'objet, je la dois à la lecture de cette *Lettre à Bernard Grasset* qui précèda la parution de *Salutation Paysanne* de Charles-Ferdinand Ramuz aux éditions Grasset. Elle fait écho à la parution en 1928 de *Remarques sur l'action* du même Bernard Grasset (les éditeurs ne seraient-ils pas tous des auteurs frustrés ?) publié chez… Gallimard. Dans la lettre qu'il lui adresse, après l'avoir lu, en tant qu'auteur de la Maison conscient d'écrire, non pas à un collègue, ni à un confrère mais à un homme, *de se confier à lui, en tant qu'homme à son tour*, Ramuz fait allusion aux réticences qui furent les siennes quelques années plus tôt quand Bernard Grasset, sur les instances d'Henry Poulaille, lui fit ses premières ouvertures, se souvenant d'avoir offert, à ses premières avances, une certaine résistance, par crainte de ne pas valoir à son solliciteur un nombre assez considérable de lecteurs ou d'acheteurs, de ne pas toucher le fameux grand public qui commercialement seul importe, peur de ne pas compenser par des bénéfices suffisants, les dépenses engagées sur son nom. Se félicitant, ses craintes entièrement réalisées, de constater, qu'on ne le laissât pas tomber pour autant.



L'éditeur désireux de rendre célèbre *Maria Chapdelaine* à tout prix et *quoi qu'il en coûte*, aurait-il cherché à compenser les pertes faites sur d'autres titres, en prenant au passage et à toutes fins utiles, quelques libertés avec le manuscrit de Louis Hémon ? C'est ce que laisse supposer le commentaire des éditions du Boréal qui l'ont réédité en 1988 : *Ce classique de la littérature du XXe siècle a pendant longtemps été récupéré par les idéologies conservatrices qui ont voulu le présenter comme un* modèle de littérature canadienne *et même comme un* chef-d'œuvre catholique.

À des degrés divers, les très nombreuses éditions publiées jusqu'à tout récemment reprenaient les corrections qui servaient à perpétuer le mythe d'un Canada français où « rien ne devait changer ». *La présente édition est conforme à celle de 1980, établie d'après le manuscrit original de Louis Hémon.*

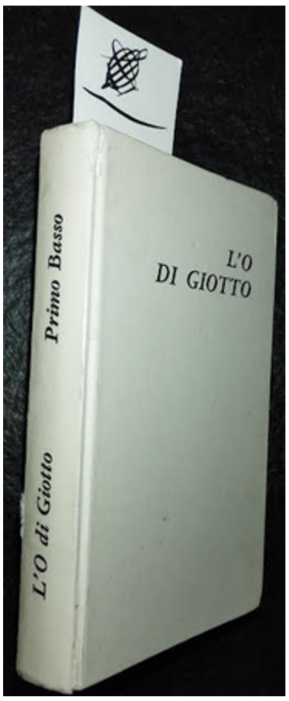
Au lecteur d'aujourd'hui, de savoir séparer le bon grain de l'ivraie.

LIVRES EN CHANTIER

L'O di Giotto de Primo Basso. Il s'agit de la réédition d'un roman.
Sur la dernière page de l'édition originale, on peut lire :

achevé d'imprimer pour la première fois par Alain Favrou imprimeur (on ne leur rendra jamais assez hommage) *à Fontenay-le-Comte, le 13 mai 1972* (admirez la précision) *pour le compte* (et là je retiens mon souffle et je bois du petit lait) *de Robert Morel éditeur dans les Hautes Plaines de Mane en Haute Provence.*
L'édition originale a été reliée (c'est le moins qu'on puisse faire).

L'auteur a dédié ce livre à Marcelle.



Précisons enfin pour finir :

1- que le façonnage de ce livre à nul autre pareil (si ce n'est ceux de la même fameuse collection blanche qu'elle a créée), l'a été de main de maître par Odette Ducarre et que j'aurai assurément, à l'issue de cette aventure, pris un infini plaisir à marcher sur ses traces,

2- que Primo Basso fut en son temps, *un barbu costaud, tendre et délicat, passionné de littérature,*

3- que Marcelle, sa fille, anime, en sa mémoire, l'association Primo Basso, *Une vie en écriture* et qu'elle prépare activement le centenaire de la naissance de l'auteur.
Sortie prévue, pour la circonstance, en mars 2026.

ACTUALITÉS

Où, mieux que dans un salon du livre, au contact de lecteurs potentiels qui s'attardent parfois, bien inconsidérément, devant le stand d'un éditeur, peut-on vérifier *les dimensions sensorielles du livre imprimé ?*
D'aucuns, on ne les voit pas toujours venir, le zieute, à bonne distance, du coin de l'œil, mobilisant sans en avoir véritablement conscience et c'est tant mieux, cette partie de notre cerveau située, si l'on en croit les spécialistes, précisément dans le sillon occipito-temporal, à l'arrière de l'hémisphère gauche (convenons toutefois, qu'il n'est guère visible, de notre seul point de vue, nous qui leur faisons face).

Le chaland s'arrête ainsi parfois, à ses risques et périls, un court instant, interloqué, qui, par la fantaisie et la forme visuelle d'un titre, qui, par le nom de l'auteur, qui, par celui, un rien foutraque, de la maison d'édition, habitué qu'il est, depuis son plus jeune âge à mobiliser cette faculté chèrement acquise et savamment entretenue par une pratique plus ou moins régulière, qui consiste à reconnaître visuellement les lettres et surtout l'ordre dans lequel on a pris le soin précautionneux, à leur intention, de les ranger, gageant que l'entrée en matière s'en trouvera faciliter si le grain de la couverture, l'aspect du bandeau, une phrase d'accroche, un détail, aura su attirer et retenir son attention.

Une belle opportunité et une providentielle entrée en matière, pour leur vis-à-vis, susceptible (elle tourne court parfois), de changer la joute ou la brève passe d'armes qui s'en suit, en un échange truculent et savoureux. Un divin plaisir qui ne peut être guère comparé qu'à celui que doit prendre le pêcheur à la mouche, au fil de l'eau.
Autant dire qu'on ne s'ennuie pas derrière un stand, pas plus celui de la Fête du Livre de Saint-Étienne dont il est l'heure désormais de dresser le bilan que le prochain : *La caravane* (tout un programme) *du Livre* d'Yzeure (on pense au fameux livre d'heures du duc de Berry qu'on ne verra jamais et je le déplore, enluminer notre prestigieux catalogue) qui se tiendra les 8 et 9 novembre 2025, aux portes de Moulins, sous réserve bien sûr, que l'affluence y soit là aussi, au rendez-vous et que les visiteurs locaux (bourbonnais) ou de passage (berrichons), puissent à leur tour, y trouver leur compte.

